

Cette pierre, c'est ce qu'on appelle la gangue de l'or; là se trouve le précieux métal à l'état natif, comme disent les savants, c'est-à-dire à l'état naturel.

Il y a des milliers de siècles que ces montagnes ont été soulevées, que ces veines de quartz aurifère y ont été injectées par le feu qui existe au centre de notre globe.

Vous savez tous, Messieurs, ce que c'est que le feu central.

Un célèbre professeur, M. Daubrée, vous en a entretenus ici même. Il y a au centre du globe un laboratoire immense et dont les dimensions sont telles que si vous supposez la terre réduite à la forme d'une orange, la peau du fruit représente la croûte solidifiée du globe, et la chair, l'espace occupé par le feu central.

Dans ce foyer intérieur, tous les métaux en fusion bouillonnent et cherchent une issue au dehors. Certaines roches plus légères sont celles que vous voyez sortir de préférence dans les éruptions volcaniques, et dont les agitations, dont la pression sur l'écorce du globe occasionnent les tremblements de terre.

Aux premiers temps du monde cette écorce s'est fendillée. Les montagnes de la Sierra-Nevada se sont ouvertes, elles ont laissé passer le quartz et avec lui l'or, qui est monté sans doute à l'état de vapeur ou dissous dans des eaux thermales, alcalines, et s'est fixé dans les pores de la roche.

Voilà ce que sont les filons, telle a dû être la formation de l'or.

Imaginez maintenant des pluies diluviennes, des trombes d'eau qui éclatent sur les cimes des rochers, désagrégées déjà par l'action de phénomènes météorologiques antérieurs, par la foudre, par l'air, la chaleur solaire, etc. Les courants d'eau entraînent dans les rivières les débris de ces roches, les cailloux, le sable et l'or. Comme l'or est plus lourd, il s'arrête quelquefois en chemin; les cailloux vont plus loin; puis éclatent d'autres orages qui entraînent l'or de nouveau. Et c'est ainsi que se sont avancées, dans le lit des fleuves, ces paillettes, ces pépites, qu'on a découvertes un beau jour, lorsque le moment propice est venu. Jusque-là personne ne les avait vues. On dirait que le créateur s'était dit: «Les hommes ne viendront l'or en telle région que le jour où cette région devra être colonisée.»

Nous aussi nous avons eu nos placers dans les Gaules. Il en subsiste même encore des traces aujourd'hui. Ainsi le long du Rhin, dans les Pyrénées, dans les Cévennes, on cite des gisements aurifères; dans le Pô en Italie, dans l'Èbre en Espagne, sur vingt autres points, on lave encore des sables métalliques, mais on y perd presque sa peine. On gagne à ce métier trente ou quarante sous par jour, le feu n'en vaut pas la chandelle, comme dit un proverbe que vous connaissez. En Californie les orpailleurs gagnent, au contraire, les premiers jours, cent francs, mille francs et quelquefois jusqu'à dix mille francs. On a trouvé des pépites qui pesaient plusieurs kilogrammes, et l'or vaut trois mille francs le kilo. Ainsi une pépite grosse comme la main représente de six à dix mille francs, selon la pureté de l'or. Vous voyez combien il était facile de s'enrichir. Dans tous les cas, vous voyez aussi que la nature dans la création du monde a répandu partout la richesse, mais qu'elle n'en livre le secret aux hommes que quand le moment est venu.

Et ce jour-là qui prend-elle pour éclairer le monde? Est-ce un savant illustre, un géologue, un physicien connu de tous? non; c'est un modeste ouvrier, c'est le manœuvre mormon de la scierie du capitaine Sutter qui va lever la vanne, et découvre la pépite aurifère qui amènera la civilisation de toute une contrée.

Vous pensez bien, Messieurs, qu'une fois la nouvelle répandue, tout le monde se précipita à la curée. Les pays civilisés n'avaient pas envoyé précisément la crème des hommes gens. Je ne veux pas dire de mal des mineurs de Californie, surtout de ceux qui y sont aujourd'hui, et que j'ai vus disciplinés, prâtifiés pour ainsi dire par le travail. Je ne veux pas dire de mal de tous ceux qui sont venus, mais enfin la vérité est que les bons étaient en minorité; c'était l'écume du monde qui se précipita à la possession du pays de l'or.

Il était venu des États-Unis tous les mauvais citoyens de New-York, de Boston, de Philadelphie, ces *roadies* qui ne vivent que de vol et de pillage; car c'est une chose pénible à dire, plus il y a de liberté dans un pays et plus on en abuse.

Puis vinrent d'Australie tout les forçats en rupture de ban, tous les *convicts* dont l'Angleterre se débarrassa en les envoyant dans les pays lointains. L'Australie, qui n'était pas encore le pays de l'or, avait donc envoyé les plus audacieux de ses *convicts*. Il était venu aussi de véritables bandits du Mexique, du Pérou, du Chili, du Brésil, tous les aventuriers, tous les gens sans vœu qui cherchent plaie et bosse dans ces lointaines colonies. Et d'Allemagne, et de France et d'Angleterre, il n'était pas venu non plus que d'honnêtes travailleurs. De là ces mouvements tumultueux, ces commencements si troublés qui marquèrent la naissance de la Californie. Les événements dramatiques de ces premiers temps sont encore présents à l'esprit de tous, si bien que tous encore, peut-être, Messieurs, vous vivez sous l'empire de ces préoccupations. Le *revolver*, le *bowle-knife*, le long poignard

américain, le rifle, tous compagnons du mineur, repassent à cette heure dans votre esprit. Moi-même, quand je suis allé dans le pays, en 1859, je croyais me rendre dans un État où régnait encore la loi de Lynch, où les comités de vigilance fonctionnaient toujours; j'hésitais à partir. Je me disais: le premier venu, dans ces placers de Mariposa, dans ces déserts lointains, pourra me jeter une corde au cou et me pendre. N'est-il pas vrai que vous avez encore, vous tous qui voulez bien m'écouter, la même idée de la Californie? Eh bien! non, c'est un pays aujourd'hui civilisé par le travail, qui n'a rien à envier aux autres, et auquel les autres pourraient peut-être avoir maintenant quelque chose à envier. Mais les commencements ont été difficiles, les mauvaises gens ont été sur le point d'être en plus grand nombre; la civilisation courait un grand péril, car on ne fonde pas d'État sans le travail. C'est alors que se sont formés ces comités de vigilance dont on vous a fait l'histoire, mais une histoire mal racontée.

Les comités de vigilance ne se sont jamais rassemblés qu'au moment des grands dangers, quand la civilisation était sur le point d'être vaincue, et ils ont été formés par les honnêtes gens du pays, condamnant à mort, au nom de la souveraineté du peuple, les vauriens qui voulaient mettre le feu aux quatre coins des villes, et les saccafer, les piller, à la faveur du désordre qu'ils provoquaient. Vous avez tous entendu parler des incendies qui ont dévoré les cités naissantes de Californie, San Francisco, Sacramento, Marysville, etc. Comment ces incendies eurent-ils lieu? En Californie, le climat est très chaud. L'été dure six mois. Pendant tout ce temps il n'y tomba pas une goutte d'eau, le ciel est toujours sec. Les maisons sont presque toutes en bois. Au commencement on ne pouvait guère en faire d'autres, car c'était une nécessité de les construire vite; au reste la pierre manquait. On a eu beau les faire très-élégantes, ce n'en était pas moins des maisons de bois.

Après les six mois d'été, ce bois s'enflamme comme une allumette. Savez-vous ce qui arriva? Tous les mauvais drôles qui vivaient du jeu et non du travail, s'étaient réunis à San Francisco; ils s'étaient donné le mot, et le 4 mai 1850, ils mirent le feu à la ville et pillèrent à leur aise au milieu de la panique générale.

L'année d'après, le 3 mai, une tumeur sinistre se répandit tout à coup, comme ces mouvements qui courent dans l'air et semblent annoncer un orage. On pressentait qu'un malheur public allait fondre sur la cité; et en effet, le lendemain, jour pour jour, à la même heure que l'année précédente on mettait de nouveau le feu à la ville. C'est alors que tous les bons citoyens, les banquiers, les négociants, les travailleurs de tout genre, les braves mineurs qui se trouvaient à San Francisco, se réunirent, coururent sus aux bandits, allèrent en saisir quelques-uns qu'on avait déjà mis en prison, les amenèrent sur la place publique. La foule assemblée, à la majorité des voix, décida qu'on les pendrait.

Mais le comité de vigilance ne fonctionne et la loi de Lynch ne s'applique qu'aux moments suprêmes, quand la société est en danger. Le lendemain, le comité se dissout et les tribunaux ordinaires rentrent en fonction. Toutefois les membres du comité de vigilance de San Francisco ne se séparèrent pas sans intimar aux vauriens l'ordre de quitter immédiatement le pays, sous peine d'être pendus comme les autres. C'est ainsi qu'on força les *convicts* à reprendre le chemin de l'Australie et qu'on débarrassa la Californie des mauvais garnements qui, du Mexique, du Pérou, de tous les points de l'Amérique du Sud et de l'Europe, étaient venus fondre sur elle. Ils durent partir ou s'amender.

Aujourd'hui la loi de Lynch ne fonctionne plus, le comité de vigilance ne s'assemble plus, mais il s'assemblerait demain si le pays était de nouveau menacé. Je ne dirai pas que ces tribunaux ne se soient point trompés quelquefois. Le peuple en armes est sujet à errer encore plus que les juges qui, calmes, paisibles, appliquent la loi dans les tribunaux réguliers, et l'on cite des erreurs malheureusement irréparables dans nos listes judiciaires! Quoi d'étonnant alors que la loi de Lynch, appliquée par des foules soulevées, passionnées, l'ait été quelquefois à tort. Il faut le regretter, Messieurs, le déplore profondément, mais reconnaître que dans les moments suprêmes il n'y a de saint, dans les colonies naissantes, que sous une loi rigoureuse. Les Français comme les Anglais, tous les bons citoyens ont fait partie des comités de vigilance de Californie. J'ai vu de vieux mineurs qui me disaient: «Je ne moi aussi j'ai voté en telle circonstance pour la pendaison; et je ne le regrette pas. Ce serait à relâcher demain, que je donnerais le même vote!»

Qu'est-il arrivé en tout cela? C'est que le pays est calme aujourd'hui, qu'on vous pouvez le parcourir en tous sens sans risquer le moindre danger, et cependant c'est un pays à peine peuplé, qui est grand comme la France et qui ne renferme guère que six cent mille habitants.

L. SIMONIS.

(A continuer.)